

# Temporalité et phénoménologie du langage

Sur quelques problèmes posés par la phénoménologie  
à la linguistique et à la sémiotique

*Jean-Claude Coquet*

La relation du langage à la phénoménologie est ancienne. On peut se demander néanmoins si sur un thème aussi crucial que celui de la temporalité (les caractères définitoires du temps) toutes les leçons de la phénoménologie ont été tirées par les spécialistes des sciences du langage. Un phénoménologue comme P. Ricœur a bien vu que l'analyse linguistique est "une phénoménologie qui s'ignore" [Ricœur, 1978, p. 1466], mais le linguiste, souvent prisonnier ou amoureux fervent de ses modèles à coloration scientifique, n'a pas réagi, il me semble, à cette affirmation<sup>1</sup>. Bien sûr, Husserl est le maître incontesté de la phénoménologie pure (c'est aux *Recherches logiques* que font référence Bröndal, Hjelmslev ou Jakobson). Mais Husserl est aussi celui qui a poussé la parole en "position centrale", selon M. Merleau-Ponty [Merleau-Ponty, 1960, p. 105]. C'est dans cette seconde voie que le linguiste devrait s'engager résolument pour peu qu'il croie profitable l'analyse phénoménologique, au moins comme indicatrice de problèmes. Benveniste est le premier, à ma connaissance, à avoir tenté l'expérience [Coquet, 1992].

*1* Quelque dix ans  
auparavant, P. Ricœur  
voyait la  
phénoménologie  
comme "théorie du  
langage généralisé"  
[Ricœur, 1969, p. 243].

Pour s'en persuader, il suffit de rappeler la place prise dans sa réflexion théorique par des notions indispensables à la conduite d'une telle analyse et en particulier par celle qui me paraît fondatrice, la notion de *discours*. Ce faisant, Benveniste ne revenait pas à la rhétorique dont le domaine, traditionnellement, était trop restreint à la description de types de discours sociaux particuliers, par exemple le judiciaire ou le politique, et à des classements de tropes et de figures. Le discours qui est ici en question n'entre pas non plus dans l'opposition classique en linguistique entre dimension phrastique et dimension transphrastique, la phrase étant la seule unité formelle directement analysable en niveaux. Pour Benveniste, le

<sup>2</sup>Le discours, c'est "le langage mis en action, et nécessairement entre partenaires"  
[Benveniste, 1966 (1958), p. 258].

<sup>3</sup>"Qu'est-ce qui, à un certain moment, permet de dire que la langue entre en action comme discours ?", Saussure, Msfr 3961, cité par [Wunderli, 1981, p. 272].

discours se définit par rapport à un *acte* de langage effectué dans le temps *présent* et mettant en *présence* des *personnes* qu'il appelle alors "partenaires"<sup>2</sup>. Saussure voyait déjà le discours comme la langue entrée en action<sup>3</sup>. Benveniste suit fidèlement cette proposition mais va plus loin encore en inversant la perspective dominante à l'époque structuraliste. Ce n'est pas la langue qui est première, le seul objet immanent qu'on puisse offrir à l'analyse, c'est le discours : "C'est dans le discours actualisé en phrases que la langue se forme et se configure. Là commence le langage (...) : *Nihil est in lingua quod non prius fuerit in oratione*" (rien n'est dans la langue qui n'ait d'abord été dans le discours) [Benveniste, 1966 (1962), p. 131].

On notera que ce changement de priorité n'a pu se faire qu'en abandonnant le seul point de vue logique —fondement des théories immanentistes— pour adopter la perspective de la morphogenèse toute différente de celle qui au XIX<sup>e</sup> siècle privilégiait la recherche des origines.

Saisir la spécificité du discours conduit ainsi à reprendre quelques-unes de ses propriétés indissociables. Et d'abord celle de *l'instance, centre* de discours. La notion a été introduite par Benveniste en 1956 sous la forme d' "instance de discours", à savoir, d' "acte discret et chaque fois unique par lequel la langue est actualisée en parole par un locuteur" [Benveniste, 1966 (1956), p. 251]. Je ferai ici trois remarques. L'une concerne le mot lui-même. Il n'a pas la valeur quasi-judiciaire qu'il prend chez Freud où l'on voit par exemple dans la *Traumdeutung* l'instance du surmoi exercer une fonction de censure. La filiation est grammaticale. C'est ainsi que Quintilien définissait le présent comme "tempus instans", c'est-à-dire comme le temps ancré (in-) dans le maintenant. La deuxième remarque a trait à ce fait que l'instance (ou l'acte) comporte deux versants : un versant formel (une marque linguistique comme "je", "tu", "il", etc.) et un versant substantiel, la personne (le locuteur, le partenaire) : "Je signifie 'la personne qui énonce la présente instance de discours contenant je'" [Benveniste, 1966 (1956), p. 252]. Enfin "ancré" ne veut pas dire immobile, mais qui a son assise dans le réel. En effet, l'acte de langage "réalise chaque fois l'insertion du locuteur dans un moment nouveau du temps et dans une texture différente de circonstances et de discours" [Benveniste, 1974 (1965), p. 67]. Le locuteur est ainsi doublement centré, et dans le temps et dans l'espace. Dans le temps, car "c'est toujours dans le présent que nous sommes centrés" [Merleau-Ponty, 1945, p. 489] ; dans l'espace, car il occupe un centre de perspective sur le monde. Mais c'est un *centre mobile*, un centre qui se déplace en même temps que se renouvelle le présent du discours<sup>4</sup>. Aussi bien l'instance, substantielle et formelle à la fois, répond-elle aux quatre contraintes simultanées d'être un acte, (a) accompli maintenant, (b) par une personne (un centre de fonctionnement) dont la présence nous est phénoménologiquement sensible, un être-là (*Dasein*), un être présent, mobile : acte, présent, d'un côté ; personne, présence, de l'autre, voilà les

<sup>4</sup>H.G. Gadamer relève que Heidegger voit dans "l'être de la mobilité" (*das Sein der Bewegtheit*) le fil conducteur de la *Physique d'Aristote* [Gadamer, 1992, p. 14-15]. V. aussi la définition de l'actant que j'ai avancée : "L'actant est un centre qui se déplace à travers l'espace et dans le temps" [Coquet, 1989, p. 9-11].

traits distinctifs d'une *instance de discours*<sup>5</sup>. Si elles ne sont pas toutes réunies, c'est que nous sommes passés dans un autre registre, celui du *récit*. Parallèlement, Benveniste propose de distinguer deux formes de temporalité : le temps *linguistique* et le temps *chronique* selon que notre univers de signification est celui du *discours* ou celui du *récit*.

Le temps chronique se laisse apparemment saisir sans peine. Soit cet exemple :

1• *Il donna son article à la rédaction le 15 septembre 1993.*

Le trait pertinent du temps chronique est la date et non l'emploi du passé simple ou de la non-personne, le "il", comme lorsque Benveniste avait établi les deux paradigmes du temps formel dans le verbe français [Benveniste, 1966 (1959), ch. XIX, "Les relations de temps dans le verbe français"].

2• *J'ai donné (je donnerai) mon article à la rédaction le 15 septembre 1993,*

relèverait de la même perspective. Pour que l'on puisse faire état du temps chronique, il suffit donc que, mesurant le temps, je le considère sous la forme d'une succession d'intervalles.

Autre exemple de mesure, cette fois emprunté à la poésie :

3• <sup>U-</sup> <sup>U-U</sup> <sup>-U-</sup> <sup>U-</sup> *Deus creator omnium* (Dieu créateur de toutes choses)  
[Saint Augustin, IX, XII, 32 et XI, XXVII, 35, p. 234 et 322, 1947].

Ce passage du cantique de Saint Ambroise cité par Saint Augustin satisfait à la mesure par le seul fait de mettre en œuvre une rythmique codée, le mètre iambique (U-). Il est en quelque sorte programmé : "In te, anime meus, tempora metior" (C'est en toi, mon âme, que je mesure les intervalles de temps).

Par opposition à ce temps *quantitatif*, le temps linguistique est *qualitatif*, donc non mesurable<sup>6</sup>. C'est en fait le présent, non le présent formel, celui de la conjugaison, mais "un présent continu, coextensif à notre présence propre" [Benveniste, 1974 (1970), p. 83]. Benveniste retrouve ici les termes mêmes de Merleau-Ponty<sup>7</sup>. Accordée au présent, l'instance occupe un centre qui se déplace comme se déplacent les objets peuplant son univers, son "champ de réalité" (*Sachfeld*) [Heidegger, 1992, p. 17] :

4• *Je vois l'avion piquer sur moi.*

L'instance n'occupe pas la position d'un observateur. Elle entrerait alors dans le registre du /il/. C'est une personne, dont le référent est

<sup>5</sup>Dans son article sur "L'Appareil formel de l'énonciation", Benveniste ne manque pas d'insister sur "la présence du locuteur à son énonciation" [Benveniste, 1974 (1970), p. 82].

<sup>6</sup>"Non metior praesens, quia nullo spatio tenditur" (Je ne mesure pas le présent, puisqu'il n'a pas d'étendue) [Saint Augustin, XXVI, 33, p. 320, 1947]. V. [Ricœur, 1983, p. 28, 36-40].

<sup>7</sup>"Le temps (...) est finalement coextensif à l'être" [Merleau-Ponty, 1960, p. 197].

l'indicateur "je" ; elle participe comme patient à l'événement (le piqué de l'avion). Pour reprendre des formulations qui me paraissent correspondre à mon propos, d'une part "le monde vient à l'encontre avec un caractère de signifiante", d'autre part, "l'être-là (...) est ce qu'il est, toujours seulement en tant que propre et jamais en tant qu'être-là général", ce que serait l'observateur, le /il/ [Heidegger, 1992, p. 19 et p. 21].

Les travaux de Benveniste sur les *Noms d'agent et noms d'action* permettent d'introduire un autre type d'illustration. Les suffixes sont, en langue, des produits du discours. Telle est la position de Benveniste. Il n'est donc pas exclu que je puisse, en utilisant tel ou tel suffixe, faire valoir que je suis dans l'ordre du temps chronique ou du temps linguistique. Cette catégorisation du temps a une portée générale, comme en témoigne l'analyse de deux suffixes du grec ancien :

### 5° - σις vs -θμός

Le fait de danser, par exemple —temps chronique, puisqu'il s'agit d'un événement encadré par d'autres événements— a recours au suffixe en - σις :

- δρχησις : la danse, prise comme objet.

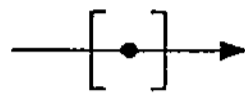
Mais si je veux indiquer comment telle danse se déroule sous mes yeux, dans son temps, dans sa manière d'être particulière, je choisirai l'autre suffixe, -θμός : - δρχηθμός : la danse, "telle qu'elle se présente aux yeux", sous l'angle qui est le mien [Benveniste, 1948, p. 86]. De même, le rythme, dont le suffixe est en -θμός tombe dans le domaine de la perception. Ce que je perçois, c'est un flux, "une manière particulière de fluer" ; c'est un bouger, le "bougé du temps", pour reprendre une expression de Merleau-Ponty [Merleau-Ponty, 1960, p.197]. L'objet rythmé, disons une robe, est reconnaissable au fait que sa forme est "momentanée, modifiable". Ses variations résultent d' "un arrangement toujours sujet à changer" [Benveniste, 1966 (1951), p. 333].

Nous sommes donc amenés à prendre pour référence le présent du discours. Or ce présent est vécu et non pensé. "Inhérent à l'énonciation", il est manifesté par le présent formel [Benveniste, 1974 (1970), p. 83]. Autrement dit, il est implicite ; c'est une "forme vide"<sup>8</sup>. De là découle qu'on ne peut parler du présent qu'après coup. Est-on en droit dès lors de faire état d'un "temps objectif" (ou inversement d'un temps subjectif) ? [Desanti, 1992, p. 103]. Ce serait négliger ce phénomène, à la base de l'analyse discursive : l'opération métalinguistique d'objectivation (ou de subjectivation) effectuée par une instance énonçante<sup>9</sup>. Pour serrer de plus près ce processus fondamental, je parlerai donc dorénavant de temps *objectivé* et de temps *subjectivé*.

<sup>8</sup> "La forme vide que nous appelons 'présent' n'a d'autre contenu que la répétition de sa propre annulation" [Desanti, 1992, p. 188].

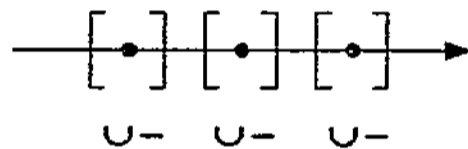
<sup>9</sup> Substituer "instance énonçante" à "instance de discours" permet d'accéder à un niveau de généralité plus élevé. Je renvoie aux traits définitoires de l'instance de discours chez Benveniste [cf. ci-dessus, p. 10].

Deux diagrammes simples représenteront la différence de visée. Pour le diagramme du temps objectivé, je reprendrai l'exemple 1• :

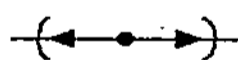


Le fait, symbolisé par un point (la remise de l'article ou plus exactement : l'instance énonçante  $x$  remet un objet  $y$  à une personne  $z$ ), se situe dans le non-présent. Il a eu lieu (il aura lieu) à une date précise du calendrier grégorien. Revenons un instant à Benveniste : le passé et le futur ne sont que des projections à partir du seul temps, le présent. Ce sont des "vues sur le temps projetées en arrière et en avant à partir du point présent" [Benveniste, 1974 (1965), p. 75]. Des "vues", c'est-à-dire des concepts, alors que le présent, le "présent vivant", renvoie à l'expérience temporelle de son instance singulière<sup>10</sup>. Les deux crochets encadrent l'événement et la flèche indique trivialement le "sens" du temps<sup>11</sup>.

L'exemple 3• autorise une représentation comparable : l'hymne rapportée à son instance productrice se déploie en cellules successives de temps identique :



Le diagramme du temps subjectivé est construit sur le même principe : un point pour l'instance énonçante et des parenthèses mobiles pour marquer les frontières instables d'un champ phénoménal muni de son double horizon, un horizon d'avenir réduit à "demain" et un horizon de passé réduit à "hier" ; ce sont les limitations du présent "proche" qui font l'objet de la réflexion de Benveniste dans des articles restés célèbres et qu'illustre avant la lettre le Meursault de *L'Etranger*<sup>12</sup> :



La double orientation renvoie au site de l'instance énonçante, à sa mobilité, au point de vue qui est le sien, à la perception qu'il a des objets stables ou instables qui structurent son propre champ de réalité.

NB : La double orientation à partir d'un *centre* de discours me donne l'occasion de faire une remarque sur *l'intentionnalité*. Le concept me paraît linguistiquement et sémiotiquement inadéquat, au moins doublement. Il est d'abord lié par définition à un phénomène de "conscience". Or seule l'instance sujet (et une projection de cette instance comme le "tiers actant") peut être dite intentionnelle. L'instance non-sujet, qu'il faut nécessairement introduire dans toute analyse du langage, est, également par définition, dépourvue de "jugement" et

<sup>10</sup>"Die lebendige Gegenwart", dit M. Heidegger à la suite de Husserl [Heidegger, 1992 (1922), p. 17].

<sup>11</sup>J'utilise le graphisme dont se sert J.-P. Desclés pour noter un événement : "Un intervalle est considéré comme borné lorsque la distance entre les deux bornes peut être mesurée par un nombre fini (c'est-à-dire que l'intervalle est commensurable avec une durée)" [Desclés, 1987, p. 117].

<sup>12</sup>[Benveniste, 1966 (1956), p. 253-254] et [Benveniste, 1974 (1965), p. 77-78] ; "Les mots hier ou demain étaient les seuls qui gardaient un sens pour moi" [Camus, 1957 (1942), p. 119].

<sup>13</sup>J. T. Desanti commente le paragraphe 84 des *Ideen I* de Husserl : "C'est l'intentionnalité qui caractérise la conscience" [Desanti, 1992, p. 150].

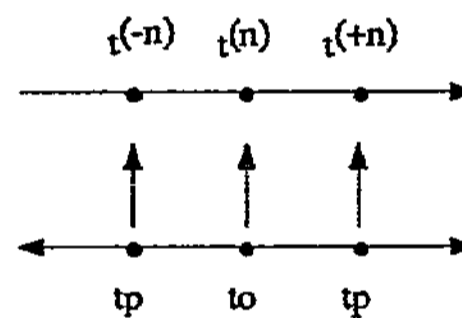
<sup>14</sup>Heidegger considère l'intentionnalité, "telle qu'elle est explicitée par Aristote", comme un mouvement (le mouvement de l'être) qui va de la production (*Herstellung*) au produit (*Hergestellt*) [Heidegger, 1992 (1922), p. 51-52].

<sup>15</sup>On retrouve cet intérêt pour l'intentionnalité chez des linguistes contemporains, N. Ruwet, par exemple [Ruwet, 1991, 13, 1].

<sup>16</sup>P. Claudel écrit, dans son *Art poétique* : "Le mouvement et le temps sont les expressions homologues d'un même fait" [Claudel, 1957, p. 1338].

donc d'intentionnalité<sup>13</sup>. La seconde remarque porte sur l'orientation unidirectionnelle de l'intentionnalité que font valoir généralement les utilisateurs de ce concept, y compris Heidegger dans notre texte de référence<sup>14</sup>. C'est l'avenir qui est concerné, ou, dans le domaine spatial, l'objet placé devant nous. Sur le mode de la configuration narrative, on dira par exemple qu'un rapport d'intentionnalité lie le prédateur à sa proie [Petitot, 1985, p. 52]. En linguistique, V. Brøndal adopte la même orientation, lorsque, voyant dans la syntagmatique un "mouvement" permettant à une unité de langue de trouver au sein de la phrase le site qui lui convient, de prendre le temps suffisant pour parvenir à son terme, il propose cette formulation transparente pour un admirateur de Husserl : le discours est un "discours-intention". On dirait encore que Benveniste a partagé ce souci, voire le vocabulaire : un temps unidirectionnel est la condition nécessaire et suffisante pour construire, par opposition à une signification du dénoté, une "signification de l'intenté" caractérisant l'univers du discours [Brøndal, 1943, p. 55] et [Benveniste, 1974 (1966), p. 229]<sup>15</sup>.

Si je reviens un instant sur les traits spécifiques du temps subjectivé, je relève qu'il est propre à noter l'expérience perceptive singulière d'une instance dont le champ phénoménal est instable<sup>16</sup>. Or, jusqu'à maintenant, le présent de référence interne n'a pas été pris en considération dans les diagrammes simples que j'ai présentés. C'est pourtant à partir de lui que se construit le temps objectivé comme le temps subjectivé. Ce diagramme est donc double et comporte trois visées :



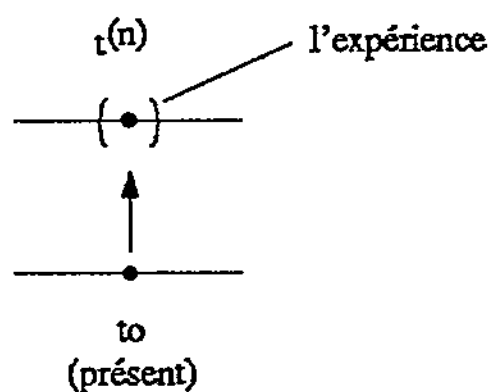
Le moment du présent où se situe l'instance énonçante *d'origine* est marqué  $t_0$  ; le moment objectivé ou subjectivé pris en considération est marqué  $t(-n)$ ,  $t(n)$ , ou  $t(+n)$  selon le cas (visée rétrospective, visée concomitante ou visée prospective). La flèche verticale correspond à la prise en charge par l'instance énonçante (instance originaire  $t_0$  ou instance projetée  $t_p$  à partir de  $t_0$ ) de l'événement (temps objectivé) ou de l'expérience (temps subjectivé). Le fléchage horizontal est fonction 1) de l'ordre d'apparition chronologique des phénomènes (événement ou expérience) ; 2) de la double orientation, rétrospective, ou prospective de la saisie.

NB : Pour ne pas compliquer le dispositif, le diagramme proposé ne prend pas en compte le décalage temporel obligé entre le moment  $t_0$  : nous parlons *au* présent, et le moment  $t(+1)$  : nous parlons *du* présent. Il en est ainsi de tout discours.

Le retour à l'exemple 4 :

*Je vois l'avion piquer sur moi*

nous donnera l'occasion d'une première application de ce nouveau diagramme, plus complet. Dans un champ phénoménal donné, sont mis en scène deux actants dénommés conventionnellement sujet (S) et objet (O). Rien n'est dit sur la mobilité de l'instance énonçante sujet ("Je vois"), mais on sait que l'objet perçu se déplace à grande vitesse. Le procès dénommé "piquer" le suppose. La représentation suivante, applicable au temps subjectivé en visée concomitante (le "je" décrit dans *son* présent une expérience perceptive singulière), schématise la situation :



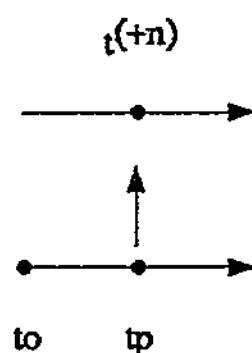
La question se pose de savoir quel critère choisir pour distinguer l'événement de l'expérience. C'est le statut de l'instance originaire qui doit nous guider et non la forme de l'indicateur, "je" ou "il". Nous avons donc à déterminer si nous sommes en présence d'un observateur, d'une non-personne, ou d'une personne ; si nous sommes dans le registre du /il/ ou dans celui du /je/. On peut le constater avec l'exemple 4•. Dire

*Il voit l'avion piquer sur lui*

ne change rien à l'analyse. Que ce soit avec "je" ou avec "il", il s'agit toujours d'une personne vivant une expérience perceptive singulière. Il est vrai que pour passer d'un temps à l'autre, d'un registre à l'autre, il suffit d'un changement d'angle. Je donnerai quelques exemples de ce jeu, à l'évidence multiple<sup>17</sup>. Le premier a pris "valeur de proverbe" chez les philosophes<sup>18</sup>. On le doit à Bergson :

6• "Il faut attendre que le sucre fonde"

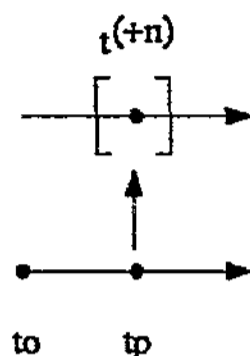
La visée est prospective :



<sup>17</sup>Ce n'est pas la totalité qu'il faut retenir, mais les "plis" de l'être (mehrfältig), dit Heidegger [Heidegger, 1992, p. 49].

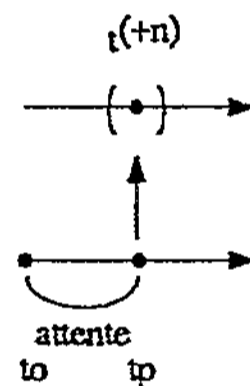
<sup>18</sup>Selon D. A. Grisoni, l'interlocuteur de J. T. Desanti [Desanti, 1992, p. 84].

Mais le problème posé est celui de l'attente. S'il s'agit d'une expérience de laboratoire utilisant un instrument de mesure, nous sommes dans le temps objectivé. Il est exclu qu'interfèrent en ce cas "le temps des choses et la temporalité propre de quiconque a affaire à elles" [Desanti, 1992, p. 85]. Autrement dit, le temps des choses seul importe :



<sup>19</sup> Le texte de Bergson se réfère apparemment à un besoin : "Quand on veut préparer un verre d'eau sucrée (...), force est bien d'attendre que le sucre fonde" [Bergson, 1938, p. 12].

A l'inverse, s'il s'agit d'un désir ou d'un besoin ou d'une demande, pour reprendre la tripartition lacanienne, le phénomène de l'attente est patent<sup>19</sup>. L'attente requiert "la dimension temporelle d'anticipation", dont P. Ricœur fait état à plusieurs reprises, celle "qui accompagne le jet en avant de soi de l'agent lui-même"<sup>20</sup>. Son domaine propre est donc celui du temps subjectivé :

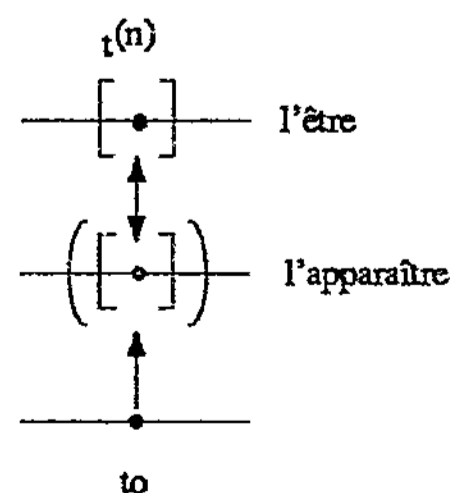


<sup>20</sup> Ainsi dans *Soi-même comme un autre* [Ricœur, 1990, p.107]. Le "en-avant-de-soi" se réfère au vocabulaire de Heidegger (*Sich-vorweg*) [Ricœur, 1985, p. 365].

Le deuxième exemple est extrait d'un dialogue dont l'analyse nécessite un diagramme à trois niveaux :

7. "Vous avez cinquante-deux ans ! Vous en paraissez trente ! Comment faites-vous pour ne pas vieillir ?"

L'âge réel, enregistré par l'état-civil, est du ressort du temps objectivé ; l'âge apparent, du temps subjectivé :

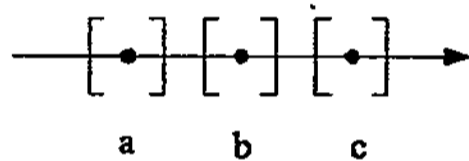




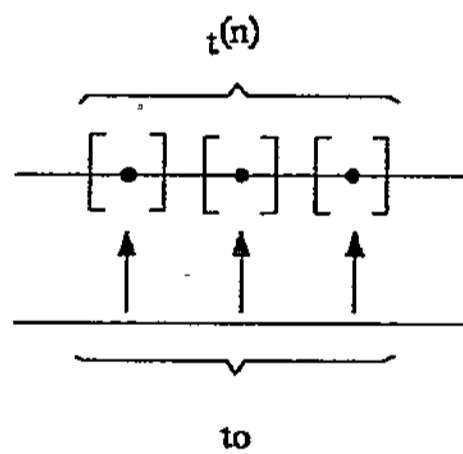
Sur l'axe de l'apparaître, l'insertion du temps objectivé dans le temps subjectivé s'explique par le fait que toute numération appartient de droit au temps objectivé. Rappelons que  $t_0$  renvoie, en visée concomitante, à l'instance d'origine, au locuteur présent à son énonciation, dirait Benveniste, à l'instance sujet ici implicite.

Selon la perspective adoptée, l'objet à déterminer peut donc glisser d'un domaine temporel à l'autre. Je reprendrai maintenant une analyse célèbre de *L'Étranger*. Pour J.-P. Sartre, chaque phrase correspond à "un insécable, un atome de temps" ou encore à "un scintillement de petits éclats sans lendemain" [Sartre, 1947, p. 117-119]. Si tous les moments successifs d'une vie ont même valeur, relève Meursault, alors "mourir à trente ans ou à soixante dix ans importe peu (...). Du moment qu'on meurt, comment et quand, cela n'importe pas, c'était évident" [Camus, 1957 (1942), p. 166-67] :

8.

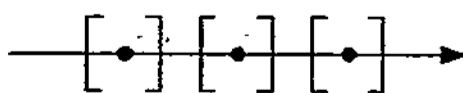


Il s'agit de cellules de temps juxtaposées. Cette succession de présents objectivés et isométriques permet d'établir que  $a = b = c$  :



Mais ce temps pensé n'est pas le temps, ou, si l'on veut, c'est le temps du récit, du /il/. Au "c'était évident" du Meursault raisonnant, on est en droit d'opposer qu'il n'y a pas d'évidence apodictique<sup>21</sup>. Or, justement, ce que la personne Meursault tente de faire, c'est de *s'appropriier le temps*, en d'autres termes, de subjectiver : d'où l'importance accordée par lui au temps de paix vécu le soir, lorsque les objets du monde, manifestant, en lumière douce, l'intégralité de leurs propriétés, lui sont présents, à lui seul. Ce n'est plus :

<sup>21</sup> "L'évidence n'est jamais apodictique ni la pensée intemporelle", [Merleau-Ponty, 1989, p. 42].

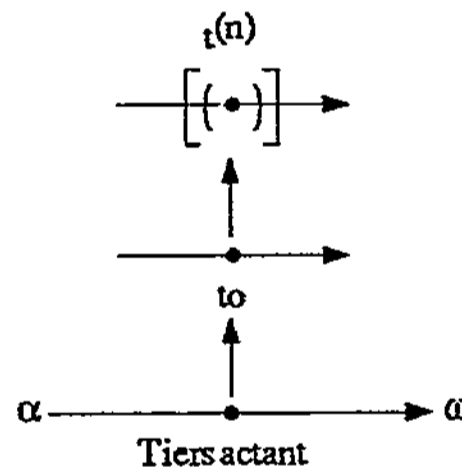


mais :



Et si la luminosité est trop forte, les formes, tant les frontières de l'objet sont devenues mouvantes, sortent de son champ de perception et, du même coup, retournent à l'univers de l'angoisse, celui du temps objectivé.

Autre témoin de ce renversement, l'histoire mise au compte de l'instance énonçante figurée par le père de Meursault. Il a assisté à une exécution publique et il n'a pu supporter le spectacle de la mise à mort. D'une certaine façon, nous sommes tous des condamnés à mort. Nous ne pouvons échapper à la relation *d'hétéronomie* dont le temps, unidirectionnel, progresse du point  $\alpha$  jusqu'au point  $\omega$ , dont chaque moment, même vécu par le corps propre ou par une subjectivité singulière (le corps propre n'est pas le sujet) est aussitôt remplacé par objectivation dans la série des événements programmés par un tiers, le tiers actant, régulateur de l'hétéronomie et, finalement, de la mort. Appelons ce temps objectivé et finalisé le *temps du tiers actant* :



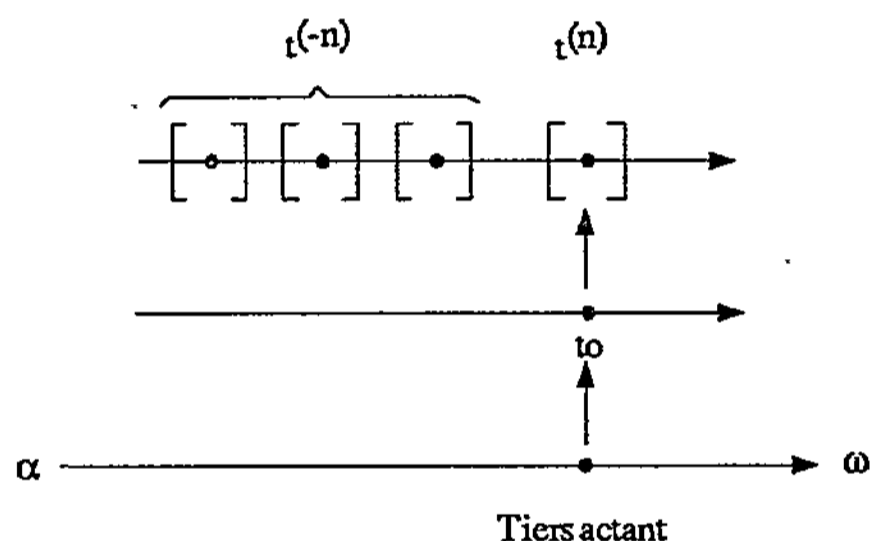
Les trois étages vont de concert vers le "futur" : l'instance régulatrice, le tiers actant, l'instance d'origine et son corrélat (l'événement encadrant l'expérience). Ainsi se trouve manifesté le fait que, quelle que soit l'importance d'une expérience vécue par une instance déterminée, cette expérience est nécessairement reversée dans un événement, signe du passage à l'hétéronomie. Le discours mythique ou historique en fournit souvent de bons exemples. Lorsque Yahvé se nomme "Je suis" dans la Bible, il se soustrait de droit à la temporalité. D'où ce diagramme usant d'un simple trait continu *sans orientation* :

<sup>22</sup>C'est aussi le graphisme adopté par R. Thom pour la première de ses morphologies archétypes ("être") [Thom, 1970, p. 248].

9. \_\_\_\_\_ "Je suis"<sup>22</sup> [Ancien Testament, Exode, III, 6 et 14].

Mais, comme le remarque P. Ricoeur, Yahvé parle et agit en fonction du pacte de fidélité qu'il a signé avec les hommes : "L'éternité de Yahvé, c'est avant tout la fidélité du Dieu de l'Alliance, accompagnant l'histoire de son peuple" [Ricoeur, 1985, p. 380]<sup>23</sup>. Dès lors le tiers actant substitue au temps sans orientation qui lui est propre un temps chronique où il peut inscrire successivement "le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob". Notons-le : malgré la référence à des noms propres, à une lignée continue père-fils (Abraham est le père d'Isaac et Isaac, le père de Jacob), l'histoire du peuple d'Israël ne peut être que collective ; les expériences et les actions individuelles doivent y trouver leur place et s'y fondre. Les événements intégrateurs que l'instance originaire est invitée à prendre en charge sont tous les trois équivalents dans la mesure où il répètent l'acte d'alliance initial :

10• : "Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob".



Dans la perspective de l'instance d'origine ( $t_0$ ), le tiers actant est l'autorité dernière qui commande son récit au présent au même titre qu'il fait se succéder les événements qu'il lui donne à raconter (entre crochets, la triple reprise du pacte,  $t^{(-n)}$ , et dans lesquels il le convie à s'intégrer à son tour,  $t^{(n)}$ ).

Je donnerai une dernière illustration de la prévalence du futur. Elle n'est pas liée directement à la relation d'hétéronomie, mais elle y trouve une sorte de soutien. La présence habituelle dans cette relation du tiers actant explique sans doute pourquoi la relation d'autonomie, intégrant le futur, glisse si facilement à la relation d'hétéronomie.

En m'appuyant cette fois sur le principe d'intentionnalité, il me suffira de poser que le sujet ne cesse en se déplaçant de se transformer ; que l'objet n'atteint son statut d'objet "réel", sa détermination complète, que dans les mêmes conditions temporelles<sup>24</sup>. Pour reprendre le propos du philosophe, "l'advenir-vers" (*Zu-kommen*) et "l'à-venir" (*Zu-kunft*) sont apparentés : le premier génère le second<sup>25</sup>.

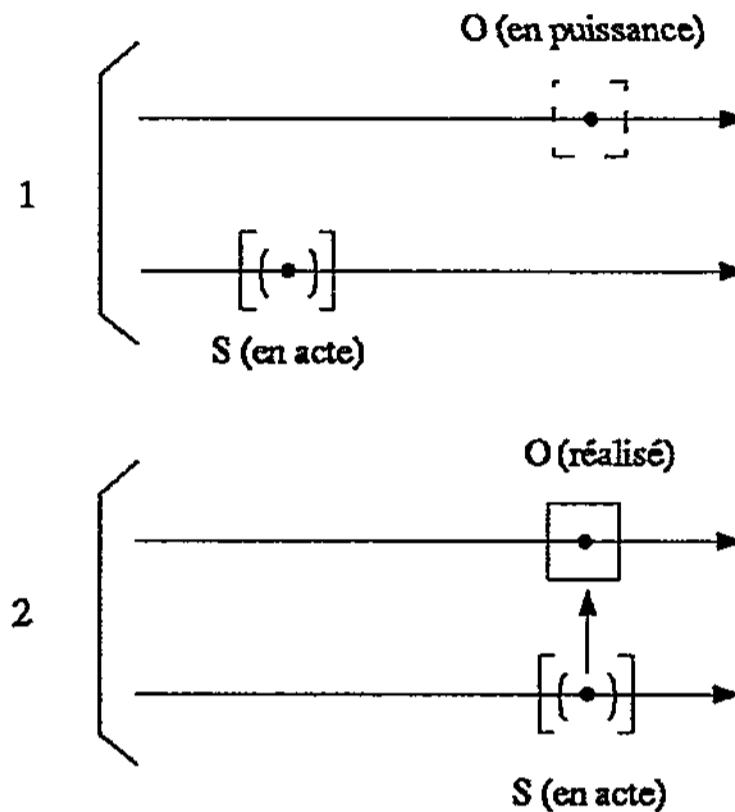
<sup>23</sup>Cf. dans ce n°, l'article de Jean-Pierre Desclés, p. 31-55.

<sup>24</sup> L'intentionnalité, telle qu'elle est mise en œuvre dans les *Recherches* (de Husserl) et aussi dans les *Leçons de 1905*, est fondamentalement 'objectivante' — j'entends, par là, signifier qu'elle atteint son accomplissement dans une détermination d'objet saisi alors comme effectivement présent" [Desanti, 1992, p. 151].

<sup>25</sup> "Se laisser advenir à soi (*sich auf sich zukommen lassen*) est le phénomène originaire de l'à-venir (*Zukunft*)", M. Heidegger, *L'Être et le temps*, §325, cité par [Ricoeur, 1985, p. 103-104].

11. "Avenir. A venir ! La chose qui est à venir ! La chose en avant de nous qui est déjà —en puissance, comme on dit— et qui compte sur nous, sur notre mouvement, inéluctable —sur notre activité linéaire dans la même direction pour se réaliser..." [Claudel, 1958, p. 255].

Soit ces diagrammes de "l'activité linéaire" :



Notons par un carré en pointillé l'objet en puissance, "la chose en avant de nous", "la chose qui est à venir"<sup>26</sup> ; par un carré en traits pleins, la "chose" réalisée. Les flèches horizontales indiquent conventionnellement le futur. La flèche verticale représente la prise en charge par l'instance énonçante sujet de l'objet maintenant réalisé, "comme effectivement présenté", nous dit J. T. Desanti. Dans la perspective de l'intentionnalité, l'objectivation atteignant l'instance énonçante sujet tout autant que l'objet, le temps objectivé enclôt le temps subjectivé ; l'événement, l'expérience.

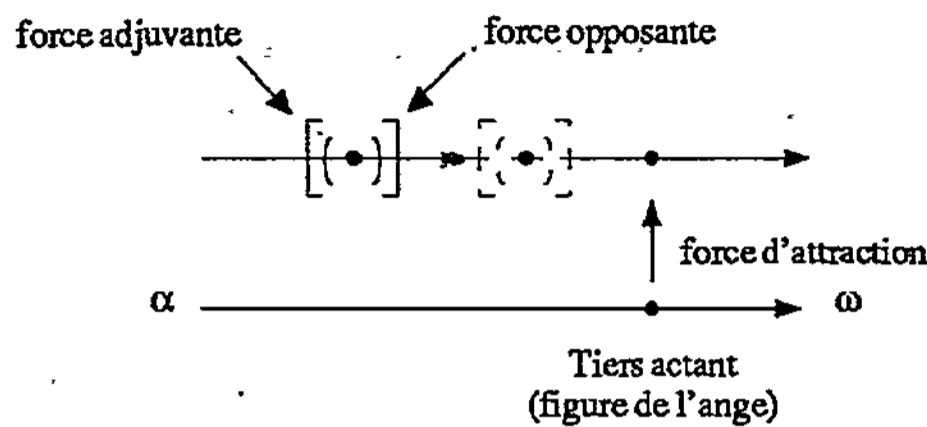
Je reprendrai maintenant le texte de Claudel, deux pages plus loin, pour illustrer le glissement —faut-il dire "naturel" ?— de la relation d'autonomie à la relation d'hétéronomie. Non seulement les choses ont besoin de notre mouvement, de notre temps, pour acquérir les déterminations qu'elles n'ont jusqu'alors qu' "en puissance", mais les personnes ne sont véritablement ce qu'elles doivent être qu'une fois le trajet achevé<sup>27</sup>. Or ce mouvement est aidé ou freiné, mais il est surtout soumis à une *force d'attraction*. Ainsi se révèle le pouvoir du tiers actant, représenté par l'une de ses figures, l'ange : c'est lui qui marche devant nous, "à reculons", sur le "chemin de l'ultérieur", comme le dit encore Claudel :

12. "Si chacun de nous prenait le temps de réfléchir à sa propre destinée, qui ne se rendrait compte au-devant de lui d'une certaine invitation, et, latéralement, à droite et à gauche, d'un aménagement de

<sup>26</sup>En opposition, je renvoie à l'analyse de l'attente et à la citation de P. Ricoeur. [V. ci-dessus, p. 16].

<sup>27</sup>"Être, c'est être-achevé, l'être dans lequel le mouvement est parvenu à son terme" [Heidegger, 1992 (1922), p. 43].

refus et de poussées. Comme le dit le psaume, il y a un ange qui marche devant lui—à reculons” [Claudel, 1958, p. 254 et 257].



Comme dans l'exemple précédent, je note en traits pleins l'instance énonçante sujet ; en traits pointillés, sa forme "en puissance". Deux flèches obliques représentent la force adjuvante et la force opposante ("poussées" et "refus") ; par une flèche verticale, la force d'attraction exercée sur le sujet par le tiers actant.

A l'hétéronomie on est tenté d'opposer l'autonomie. En fait, nous l'avons déjà relevé, l'instance d'origine a besoin de ces deux registres pour marquer son rapport au temps. Claudel peut dire, selon le point de vue adopté, "le présent n'est rien du tout" (en relation d'hétéronomie), ou bien : "Ce n'est point le futur que j'envisage, c'est le présent même qu'un dieu nous presse de déchiffrer" (en relation d'autonomie) [Claudel, 1958, p. 255 ; 1957, p. 126]. Pour faire valoir le changement de perspective et ses implications, je voudrais faire retour au temps subjectivé et à l'un de ses traits définitoires. Le problème est celui des limites du champ d'expérience. Faut-il dire que "l'épanouissement circulaire" de l'instance d'origine s'étend au-delà des horizons ?<sup>28</sup> que "ce monde qui n'est pas moi (...) n'est en un sens que le prolongement de mon corps" ? qu'il va "jusqu'aux étoiles" ?<sup>29</sup> Mis à part les derniers exemples présentés qui relèvent de la temporalité propre au tiers actant (ex. 9<sup>o</sup>, 10<sup>o</sup>, 11<sup>o</sup>, 12<sup>o</sup>), les autres se réfèrent tous au *réel du monde commun (Mitwelt)*. Ce qui est mis en scène, c'est une instance sujet dont les actes engagent la cognition ou la perception immédiate. Mais les exemples que je vais présenter maintenant supposent que la réalité ainsi abordée n'est pas la réalité intégrale ; qu'il faut tenir compte d'une "proximité par distance"<sup>30</sup> ; que le champ de réalité est double, immédiat et médiat et que, dans cet univers second, monde-du-soi (*Selbst-welt*), "imaginaire" et présent, le temps obéit à d'autres règles que celles qui nous sont coutumières. Le temps, par exemple, s'accélère ou ralentit sur le mode de l'excès, ou même allie, en dépit du tiers exclu, l'extrême vitesse à l'extrême lenteur ; il se déploie, passant d'une heure à un an, ou, à l'inverse, se condense et acquiert, par un processus soudain d'alignement, une étrange propriété, l'"éternité existentielle" [Merleau-Ponty, 1964b, p. 321]. Ce type de temps, je le

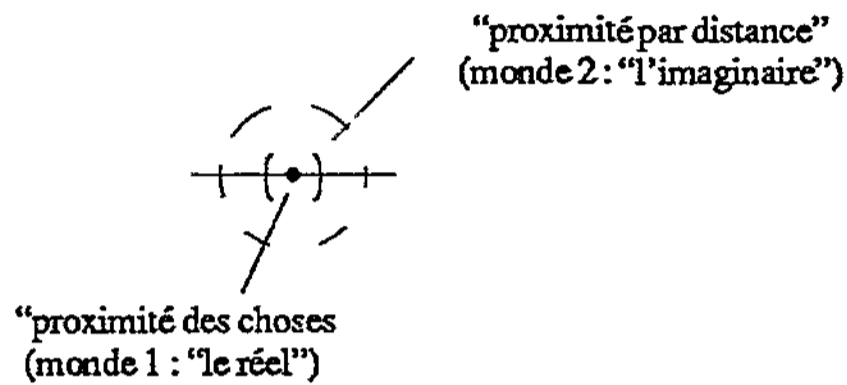
<sup>28</sup>Allant dans le sens du temps subjectivé, M. Blanchot note que pour Claudel "le présent n'est pas un point, il est le constant épanouissement circulaire de l'être en perpétuelle vibration" [Blanchot, 1959, p. 89].

<sup>29</sup>"Mon corps va jusqu'aux étoiles" est une reprise de Bergson par M. Merleau-Ponty [Merleau-Ponty, 1964b, p. 83].

<sup>30</sup>"Il faudrait revenir à cette idée de la proximité par distance, de l'intuition comme auscultation ou palpation en épaisseur." Tel est le mode d'accès à la troisième dimension ; les choses ne sont pas "devant nous, étalées comme des spectacles perspectifs" ; pour les comprendre, nous avons à entrer dans la perception, à nous tenir à "leur contact-distant" [Merleau-Ponty, 1964b, p. 170 et p. 273].

dénommerai *temps du non-sujet*, c'est le temps du corps propre et c'est aussi le temps de la "chair"<sup>31</sup>. Par lui, nous avons accès à "la texture imaginaire du réel" [Merleau-Ponty, 1964a, p. 24]. Une représentation planaire de ce "lieu" où le temps n'a plus les mêmes valeurs est encore plus approximative que les diagrammes temporels que j'ai déjà proposés. Admettons cependant que le schéma suivant soit interprétable à la fois comme une *extension* du champ commun et comme un *creusement* de ce même champ :

<sup>31</sup>Avec la "chair", il s'agit de la jouissance et de la souffrance, généralement du sensible ; avec le corps, "d'une puissance — d'un je peux", nous dit M. Merleau-Ponty. Il s'ensuit que pour lui la "philosophie de Freud n'est pas philosophie du corps, mais de la chair" [Merleau-Ponty, 1964b, p. 278 et 324].



Dans cet univers second, les événements n'ont plus lieu, ou plutôt, ils sont aussitôt transformés en expériences. Aussi bien, c'est le point de vue de l'instance expérimentant la durée que je retiendrai (et non celui du narrateur). Instance corporelle (non-sujet) et non instance de jugement (sujet). Pour illustrer ce point, j'aurai recours au texte bien connu de M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Quand le narrateur nous dit que la fin du bal est aussi la "fin du monde", c'est cette fin, "l'instant précis" de cette fin, autant dire cette mort, que Lol expérimente :

13• "L'aurore arrive avec une brutalité inouïe (...), [avec une] foudroyante rapidité (...)" [Duras, 1980 (1964), p. 46].

La brutalité, le foudroiement de l'aurore sont les figures d'un phénomène qu'il n'est pas possible de percevoir dans le monde commun. Par comparaison, on dira que l'instance du temps objectivé, un observateur (une caméra, par exemple), occupant une autre place, aurait enregistré le mode progressif qui conduit insensiblement de l'aube à l'aurore et de l'aurore au jour. Dans le cas d'un corps *percevant*, et ici d'un corps *plaintif* (car le phénomène naturel qu'est l'aurore s'est transformé au regard de Lol en force d'agression), il n'y a pas de prise en charge, puisque cette fonction ne peut être tenue que par une instance sujet.

Un schéma identique, me semble-t-il, conviendrait pour une autre expérience faite par Lol, du moins si l'on en croit le narrateur qui essaie d'accorder son regard au sien, d'aussi près qu'il lui est possible, jusqu'à la coïncidence, peut-être ; même mobilité de l'objet perçu arrivant sur elle, alliant cette fois paradoxalement l'extrême vitesse à la lenteur, d'où cet oxymore : "bolide lent", et même agression qui la met en péril :

14. "Un couple d'amants est arrivé sur elle, bolide lent, mâchoire primaire de l'amour (...)" [Duras, 1980 (1964), p. 181].

Là encore, seule une instance non-sujet est capable de percevoir ces deux procès conjoints et contraires : rapide, extrêmement rapide (tel un bolide) et lent à la fois. La "mâchoire primaire" ("barbare" ou "originaire", dirait sans doute le phénoménologue) dont la fonctionnalité en puissance peut être évoquée par une série de procès organisés en programme tel que : capture, suivie de dévoration, entraînant la mort, figure ici l'instrument de l'agression.

D'autres passages manifestent clairement un dédoublement instancier sans que nous sortions néanmoins de la sphère du non-sujet. Lol en effet ne cesse de se mettre en scène sur le mode fantasmatique. L'exemple que je retiens maintenant correspond à un programme d'apparence anodine : dévêtir une femme de sa robe. La perception qui en est faite obéit au principe de proximité par distance. Dans la troisième dimension, "les choses coexistent de proche en proche, elles glissent l'une dans l'autre et s'intègrent" [Merleau-Ponty, 1964b, p. 272]<sup>32</sup>. Perception et non vision : "Il l'aurait dévêtue de sa robe noire avec lenteur et le temps qu'il l'eût fait une grande étape du voyage aurait été franchie" [Duras, 1980 (1964), p. 49]. Or ce programme qui commande "l'anéantissement" désiré ne sera jamais accompli :

15. "Cet arrachement très ralenti de la robe de Anne-Marie Stretter, cet anéantissement de velours de sa propre personne, Lol n'a jamais réussi à le mener à son terme" [Duras, 1980 (1964), p. 50].

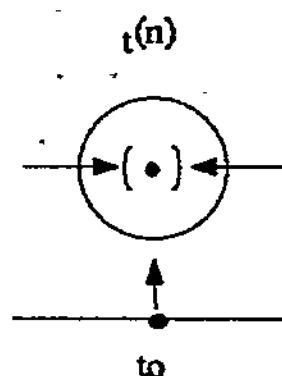
Si j'adopte un instant la méthode de Z. Harris dans *Discourse Analysis* [Harris, 1963], j'établirai les équivalences formelles :

cet arrachement  
très ralenti  
de la robe de  
Anne-Marie-Stretter

cet anéantissement  
de velours  
de sa propre personne

<sup>32</sup>Dans *Le Primat de la perception*, Merleau-Ponty notait que le réel s'offre à nous "déformé" suivant le lieu que nous occupons : "c'est à ce prix qu'il peut être "réel" " [Merleau-Ponty, 1964b, p. 48].

Le parallèle met en lumière la superposition des deux expériences inachevées, l'une étant le double de l'autre, et l'absorption du temps dans le seul présent.



En  $t_0$ , le non-sujet, l'instance organisatrice de la mise en scène. La flèche verticale est en pointillé pour qu'on la distingue de la flèche verticale en traits pleins utilisée pour noter la prise en charge par un sujet. En  $t^{(n)}$ , la double expérience équivalente. Le champ phénoménal est restreint à un présent répétitif. L'orientation des flèches horizontales indique le mouvement d'absorption :

“L'homme de T. Beach n'a plus qu'une tâche à accomplir, toujours la même dans l'univers de Lol : Michaël Richardson, chaque après-midi, commence à dévêtir une autre femme que Lol et lorsque d'autres seins apparaissent, blancs, sous le fourreau noir, il en reste là : ébloui, un Dieu lassé par cette mise à nu, sa tâche unique, et Lol attend vainement qu'il la reprenne...” [Duras, 1980 (1964), p. 50].

<sup>33</sup>“La grande affaire de la poésie” pour M. Deguy “est précisément celle du rapprochement, qui fait, sans que le système métrique en décide, du proche et du lointain” [Deguy, 1993, p. 22 et 37]. Dans un texte plus ancien, il en appelait à un “corps-poétique comme on dit corps-glorieux (...) toujours déjà coextensif à toute chose, échangé avec toute chose” [Deguy, 1966, p. 273].

Bien entendu, le temps du non-sujet n'est pas réservé à la “fiction” romanesque, encore que ce terme usuel soit particulièrement impropre, puisque “le livre fait ce miracle que très vite ce qui est écrit a été vécu” [Duras, 1993]. Il est celui de “l'écrivain à poèmes”, selon l'expression de M. Deguy<sup>33</sup>, ou, dans le monde non verbal, du peintre —thème principal de *L'Œil et l'esprit*— plus généralement, de qui, refusant de “se perdre dans le monde extérieur”, tente de “se ramasser de la périphérie vers le centre” et de pénétrer ainsi la chose même [Bergson, 1938, p. 182-183]. L'expérience de ce type de temps est donc largement répandue, voire banale, pour peu que l'on y prête attention.

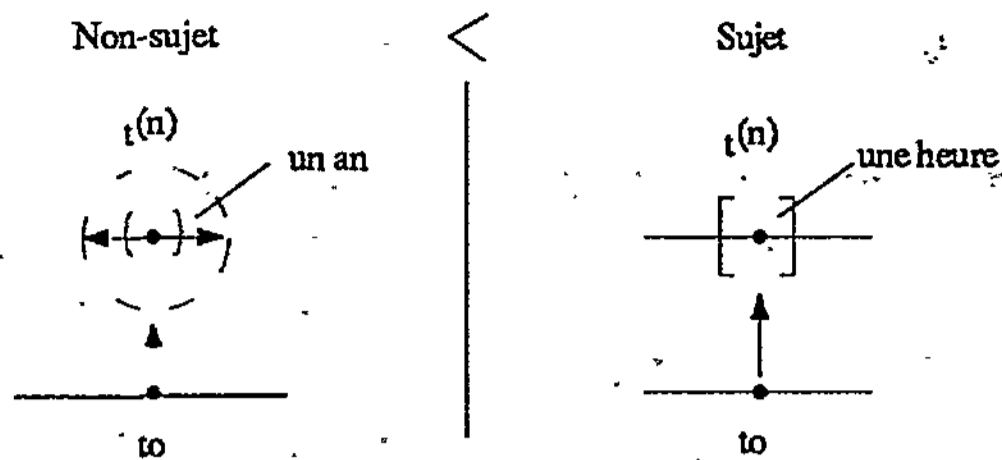
Si je me replace maintenant du côté des instances, je suis amené à poser que le non-sujet —sauf dans les cas cliniques— alterne avec le sujet ; mieux, qu'ils prennent appui l'un sur l'autre. Les dialogues, tels qu'on peut les enregistrer dans la vie quotidienne, donnent ainsi fréquemment l'occasion d'observer des cas semblables. Je reprendrai l'exemple 7• en le complétant. A la question posée : “Comment faites-vous pour ne pas vieillir ?”, la réponse était :

16• “—C'est un secret. D'ailleurs cela ne me dispense pas d'être malade. Cet après-midi, j'ai vu mon médecin traitant : tension artérielle : 29/13. Elle ne m'a pas laissé partir et m'a gardé un an.

Il sembla surpris par la réponse qu'il venait de faire et resta interdit : il avait dit ‘un an’ ; il voulait dire ‘une heure’.”

Dans le monde de “l'imaginaire”, le déploiement du temps (*die Zeitigung*) est le symptôme d'une angoisse [Heidegger, 1992 (1922), p. 28]. Le lapsus, cette parole qu'on laisse échapper, comme on dit, en est le signe verbal. Le retour au monde commun est marqué à la fois par une paralysie momentanée (il resta interdit) et par la rectification (il voulait dire “une heure”). Deux diagrammes en parallèle représenteront l'alternance : d'abord le non-sujet, ensuite le sujet :





Quand l'instance est non-sujet (un corps souffrant), la mesure du temps devient une expérience du temps. Nous échappons alors à la règle donnée au moment de l'analyse de l'exemple 7• : toute numération appartient de droit au temps objectivé. Le temps objectivé laisse la place au temps subjectivé. La flèche verticale en pointillé rappelle que le lapsus est une forme de la relation fantasmatique. Les flèches horizontales centripètes marquent l'expansion temporelle jusqu'aux limites du monde "imaginaire". Quant au diagramme du sujet, il est celui du monde commun : l'instance originaire prend en charge l'événement et sa durée approximative "réelle".

Le cas inverse est celui de *la mise en ligne du temps*. Le schéma comporte des analogies avec le précédent puisque l'expérience du non-sujet précède la prise de contrôle par le sujet. Mais la situation est différente, bien que le thème soit le même, la maladie. L'exemple est extrait de *La Recherche du temps perdu*. Marcel s'est installé encore une fois au Grand-Hôtel de Balbec-Plage. "Dès la première nuit", il souffre "d'une crise de fatigue cardiaque" :

17• *"Tâchant de dompter ma souffrance, je me baissai avec lenteur et prudence pour me déchausser"*.

Or, autrefois, lors du "premier soir d'arrivée", dans ce même hôtel, il avait été aussi malade, "envahi jusque dans les os par la fièvre". Pour se coucher, il avait dû faire les mêmes gestes préparatoires : toucher les premiers boutons de ses bottines. Objectivement, plusieurs années séparent les deux événements ; sa consolatrice, celle qui s'ingéniait à lui épargner toute peine, sa grand-mère est morte. C'est elle qui, lorsqu'il risquait d'être repris de ses étouffements, revêtue de sa "blouse de servante et de garde", de "son habit de religieuse", le déchaussant, lui évitait la crise. L'histoire d'alors et de maintenant commence donc de même. Elle va se poursuivre d'une manière étrangement similaire :

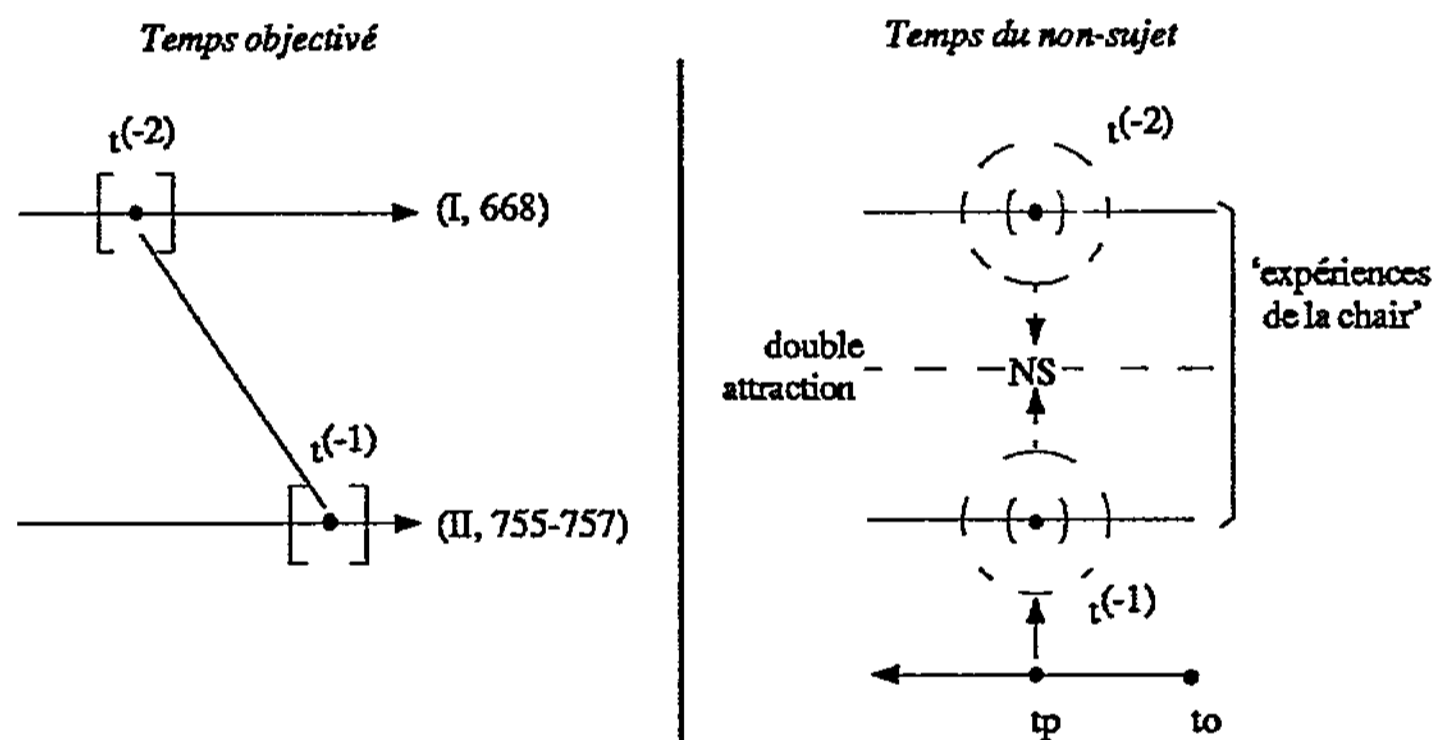
17(suite) • *"Bouleversement de toute ma personne (...) à peine eus-je touché le premier bouton de ma bottine, ma poitrine s'enfla, remplie*

*d'une présence inconnue, divine, des sanglots me secouèrent, des larmes ruisselèrent de mes yeux*".

Le corps souffrant obtient ainsi de nouveau sa délivrance. Il reconnaît —sans égard au temps— "l'être qui venait à [son] secours" ; celui qui "plusieurs années auparavant, dans un moment de détresse et de solitude identiques", l'avait déshabillé. Il établit une liaison "sans solution de continuité" entre ces deux moments où, à la souffrance, succède "tout naturellement" un apaisement subit, "comme s'il y avait dans le temps des séries différentes et parallèles"<sup>34</sup> [Proust, 1954, t. 1, p. 667-668 ; t. 2, p. 755-763].

<sup>34</sup>Sur le statut d'  
"attracteur" du corps,  
v. l'expérience célèbre  
de la madeleine  
[Coquet, 1991, p. 210].

Deux schémas, l'un purement chronologique, l'autre faisant intervenir le processus d'alignement réalisé par le non-sujet, font apparaître par contraste la spécificité temporelle de ces "expériences de la chair", assurant, comme dit Merleau-Ponty, une "cohésion sans concept" [Merleau-Ponty, 1964b, p. 199] :



Les deux moments, disjoints chronologiquement, deviennent concomitants à la suite de l'opération d'attraction effectuée par le non-sujet (plan médian en pointillé). Cette identification des expériences ( $t^{(-2)} \equiv t^{(-1)}$ ) suppose ici l'atemporalité du corps propre et de la "chair". L'instance projetée par l'instance originaire, celle du narrateur-écrivain ( $t_0 \rightarrow t_p$ ), prend ensuite en charge un processus qui lui était de droit étranger.

Quand Benveniste avait présenté les relations du temps dans le verbe français moderne en 1959 en dissociant le système de la conjugaison du système temporel, il avait fortement contribué à un changement des habitudes de pensée. Mais plus fondamentale encore était sa proposition, quelques années auparavant, en 1956, sur l'instance de discours. Là se trouve à mes yeux le point d'ancrage de la phénoménologie. Grâce à cette notion d'instance, généralisée après Benveniste en "instance énonçante" [Coquet, 1987, p. 13], était réintroduit le problème crucial du réel que l'on

croyait obsolète (rappelons-nous que les théories dominantes dans les années soixante traitaient du langage comme d'une représentation, c'est-à-dire adoptaient le strict point de vue cognitif). Le langage fait partie du réel et le discours prime sur la langue. Dans cette perspective, le présent, le "présent vivant", est au centre du dispositif. C'est à partir de lui que se construisent le temps objectivé (objectivé et finalisé dans certaines conditions) propre à noter l'événement, et le temps subjectivé, plus exactement les deux temps du sujet et du non-sujet, propre à noter tout aussi bien l'expérience du monde commun et —au prix d'un changement d'instance— celle du monde du corps propre et de la chair.

La visée phénoménologique a ainsi amené le chercheur à relier le système temporel aux instances discursives et à ouvrir l'éventail des marques linguistiques. Ce qui compte alors, ce sont moins les formes verbales ou la combinatoire de "noms" métalinguistiques, de "référés" grammaticaux, tels le "je", le "cela", le "demain"..., que l'ensemble des indicateurs de personne, d'actes, de positions et de mouvement, donc de temps, spécifiant un champ phénoménal occupé par une instance singulière. C'est la voie où s'était engagé, non sans audace, Benveniste.

*Université de Paris VIII-CNRS*

### Bibliographie

AUGUSTIN (Saint)

1947, *Confessions*, Paris, Les Belles Lettres.

BENVENISTE (E.)

1948, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, Maisonneuve.

1966, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard.

1974, *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard.

BERGSON (H.)

1938, *La Pensée et le mouvant*, Paris, P.U.F.

BIBLE

1910, *La Bible Segond*, Londres, Société biblique britannique et étrangère.

BLANCHOT (M.)

1959, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard.

BRÖNDAL (V.)

1943, *Essais de linguistique générale*, Copenhague, Munksgard.

CAMUS (A.)

1957, *L'Étranger* (1942), Paris, Gallimard (Livre de Poche).

CLAUDEL (P.)

1957, *Connaissance du temps*, in *Œuvre poétique*, Paris, Gallimard (Pléiade).

1958, *Œuvres complètes*, XIV, Paris, Gallimard.

COQUET (J.- C.)

1984, *Le Discours et son sujet*, 1, Paris, Klincksieck (2 ed., 1989).

1987, "Linguistique et sémiologie", *Actes sémiotiques*, Paris, INaLF-CNRS.

1991, "Temps ou aspect : le problème du devenir ?", *Le Discours aspectualisé*, PULIM.

1992, "Benveniste et la phénoménologie", *Linx*, n° 26, Université Paris X, Nanterre.

DEGUY (M.)

1966, *Actes*, Paris, Gallimard.

1993, *Aux heures d'affluence*, Paris, Seuil.

DESANTI (J. T.)

1992, *Réflexions sur le temps*, Paris, Grasset.

DESCLES (J.- P.)

1987, "Fonctions discursives", *Le texte comme objet philosophique*, *Philosophie*, Paris, Institut catholique.

DURAS (M.)

1980, *Le Ravissement de Lol V. Stein* (1964), Paris, Gallimard (Folio).

1993, *Interview* par P. Dumayet, *Arte*.

GADAMER (H. G.)

1992, "Un écrit 'théologique' de jeunesse de Heidegger", *Préface aux Interprétations phénoménologiques d'Aristote* de M. Heidegger, Mauzevin, T.E.R.

HARRIS (Z. S.)

1963, *Discourse Analysis Reprints*, La Haye, Mouton.

HEIDEGGER (M.)

1922, *Interprétations phénoménologiques d'Aristote*, Mauzevin, T.E.R.

MERLEAU-PONTY (M.)

1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

1960, *Signes*, Paris, Gallimard.

1964a, *L'Œil et l'Esprit*, Paris, Gallimard (Folio).

1964b, *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard (Tel).

1989, *Le Primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, Grenoble, Cynara.

PETTITOT (J.)

1985, *Morphogenèse du sens*, Paris, P.U.F.

PROUST (M.)

1954, *A la Recherche du temps perdu*, t. 1 et 2, Paris, Gallimard (Pléiade).

RICŒUR (P.)

1969, *Le Conflit des interprétations*, Paris, Seuil.

1978, "La Philosophie", *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, 2, 2, Paris-La Haye-New York, Mouton, éditeur/Unesco.

1983, *Temps et récit*, 1, Paris, Seuil.

1985, *Temps et récit*, 3, Paris, Seuil.

1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

RUWET (N.)

1991, "A propos de la grammaire générative. Quelques considérations intempestives", *Histoire, Epistémologie, Langage*, 13, 1, Paris, Presses Universitaires de Vincennes.

SARTRE (J.-P.)

1947, *Situations* 1, Paris, Gallimard.

THOM (R.)

1970, "Topologie et linguistique", *Mémoires dédiés à G. de Rham*, Berlin, Heidelberg, New York, Springer.

WUNDERLI (P.)

1981, *Saussure-Studien*, Tübingen, Gunter Narr.

